

Entretien de Pierre Mertens avec Pascale Tison

Pascale Tison — La question de savoir « qui parle » dans *Les Éblouissements* vient d'être posée. Personnellement, je m'intéresse aussi à celle de savoir « comment ça parle ». Car je crois que Pierre est un virtuose dans l'expression de la prolifération de notre pensée intérieure, qui s'avère très révélatrice pour le lecteur. Que ce soit dans le dialogue, dans le monologue ou dans l'emploi de la troisième personne, il parvient à saisir la pensée dans ses arrêts, ses brusqueries, ses sautes d'humeur et nous offre ainsi une liberté incroyable, que le tête-à-tête de la parole intérieure avec nous-mêmes autorise mais que l'on ne parvient pas à saisir. Lorsque je lis les romans de Pierre, je ressens quelque chose de cet ordre-là. Qu'en penses-tu ? Que penses-tu de ce rythme particulier et de cette fidélité à une pensée intérieure ? Guident-ils ton écriture ?

Pierre Mertens — Quand j'écris, je me lis intérieurement. Je ne passe pas nécessairement par le gueuloir mais je comprends que Flaubert l'ait fait. Mon gueuloir personnel est silencieux. Je ferme ma gueule mais je crois être à l'écoute de ce qu'elle me dicte... Si une prose n'est pas musicale, elle ne m'intéresse pas. Parfois, je suis en arrêt devant des livres porteurs d'un message indiscutablement intéressant mais qui, pour moi, ne sont écrits dans aucune langue connue, au point que j'en attendrais presque la traduction. Si mon propre travail d'écriture n'atteint pas cette musicalité, ce rythme dont tu parles, je préfère y revenir plus tard ou même abandonner franchement la partie.

Pascale Tison — Cela t'est-il déjà arrivé ?

Pierre Mertens — Oui, je l'avoue. J'ai abandonné des projets parce que leur musique ne se faisait pas entendre. Parfois, j'y suis revenu dix ans plus tard.

Pascale Tison — Dans un entretien, tu as dit un jour qu'être écrivain est pour toi une manière d'être musicien. Avais-tu une vocation de musicien ?

Pierre Mertens — Je voulais devenir médecin et musicien ; je suis devenu juriste et écrivain. C'est un échec total !

Pascale Tison — Un bien bel échec alors. On en redemande ! Tu as beaucoup évoqué la jeunesse, celle du procès de Francfort, la jeunesse allemande, émouvante et fondatrice pour toi, la jeunesse berlinoise devant le film *Shoah*, de Lanzmann, la jeunesse athénienne, ... Y a-t-il une jeunesse, aujourd'hui, quelque part dans le monde, qui te touche et t'inspire particulièrement ?

Pierre Mertens — Oui, jeunes de tous les pays, venez à moi ! La jeunesse est toujours bouleversante même quand elle déraile un peu. J'exècre le jeunisme. Mais la jeunesse n'a pas d'âge et, personnellement, je me sens beaucoup plus jeune que lorsque j'avais vingt ans. À cet âge-là, j'étais un petit vieillard sentencieux et pontifiant, je m'en souviens très bien. Je devais être parfois insupportable et je le suis peut-être resté mais je n'en sais rien. En tout cas, je ne le suis plus pour moi-même parce que je crois avoir rajeuni. J'ai perdu beaucoup d'illusions mais j'en ai gagné d'autres et j'estime ne pas avoir perdu au change, que du contraire.

Pascale Tison — As-tu changé de colère ?

Pierre Mertens — Oui, je sais que l'on a fait allusion à cela. Je crois que l'on passe sa vie à changer le rythme et le propos de ses colères. Un mot d'Antonin Artaud me fait toujours éclater de rire : « Je suis un homme que scandalise l'existence d'à peu près tout. » C'est évidemment caricatural mais c'est magnifique. Lorsque j'ai rencontré pour la première fois Pasolini, je lui ai cité cette phrase et lui ai dit qu'elle s'appliquait fort bien à lui. Il a acquiescé et m'a même demandé de préciser mes sources afin qu'il puisse reprendre cette phrase à son compte. Moi, je me sens moins concerné que lui car je suis beaucoup plus apprivoisé. Mes colères d'aujourd'hui ne sont plus celles d'hier ; elles sont plus incurables. C'est ce qui explique que je m'adonne davantage au journalisme, qui se prête très bien à l'expression de la colère. Cela me vaut beaucoup d'ennemis mais je suis « jaloux » de mes inimitiés comme de mes amitiés. Je les « conserve » avec beaucoup d'attention car je crois qu'il est bon d'en avoir pour se maintenir en bonne santé. Je déverse volontiers ma colère dans des essais ou dans des chroniques, ce que l'on nomme des « chroniques d'humeur ». Je n'ai jamais très bien compris le sens de cette expression. L'humeur est toujours présente. Mes romans sont aussi des « romans d'humeur ». *Perasma* est un roman d'humeur.

Pierre Mertens — Oui, exactement, une humeur à laquelle on prête son souffle. Les occasions d'être en colère sont innombrables aujourd'hui et, si je puis dire, je ne suis jamais en « mal de copie ». Parfois même, j'aimerais avoir davantage de place : « Ne pourriez-vous me donner une colonne de plus cette semaine ? » Ma colère suscite aussi volontiers celle des lecteurs. Généralement, les lecteurs qui ne m'aiment pas s'expriment plus volontiers que les autres. C'est la loi du genre.

Pascale Tison — C'est la même chose pour les auditeurs, à la radio.

Pierre Mertens — Parfois, trois mois après la parution d'un article, quelqu'un m'embrasse dans un cocktail et me dit par exemple : « Ah ! Ce papier sur le suicide que vous avez écrit m'a fait tellement de bien. Mon fils s'était suicidé et vous avez trouvé des mots si justes. » Je ne dois pas attendre trois mois pour que les gens qui ne m'apprécient pas me le disent. Je reçois généralement un courriel le jour même. Les partisans de Sarkozy, Berlusconi, Poutine ou Bush ont cela en commun : ils sont intarissables.

Pascale Tison — Je parlais il y a quelques minutes de la prolifération de la pensée intérieure et de sa justesse. Il y a, dans tes dialogues, — bien davantage que dans ceux de la vie réelle — une manière de demander très précise et très juste, une manière de prendre le risque de la demande. À tel point que tes dialogues me paraissent une autopsie du risque pris. Qu'en penses-tu ?

Pierre Mertens — Je n'ai jamais songé à cela mais cela doit être vrai. Oui, je crois que dialoguer, c'est requérir dans le sens où l'on dit « je requiers votre attention », « je vous demande de m'éclairer sur ... » Je n'imagine de dialogue intéressant que si mon interlocuteur m'apporte, dans le plus bref délai possible, le plus grand nombre d'informations sur lui et sur ce qu'il éprouve. C'est ce qui explique que j'adore déjeuner avec des amis et que je déteste les déjeuners d'affaires. En ce domaine, les hommes s'y entendent d'ailleurs mieux que les femmes. On a parfois l'impression, quand on s'attable devant quelqu'un, qu'il suit un ordre du jour qui finit par un point « divers ». Et, au moment du dessert, on a épuisé le sujet. « Comment va ton métier, ton avancement ? N'es-tu pas en danger matériel ? Pour moi, tout va bien et j'ai de bonnes perspectives professionnelles. » Tout cela est bien moins intéressant que de demander ce que pense une interlocutrice ou un interlocuteur de l'état du monde.

Pascale Tison — Et lui demander aussi ce que l'on attend de lui, comme tu le fais dans tes dialogues ?

Pierre Mertens — Oui, parce que je suis peu discret par rapport à ce que je ressens. À la limite, je manque peut-être un peu de pudeur. Quand j'éprouve quelque chose, j'aime mieux le dire que le cacher. Je n'ai aucune stratégie prédéfinie et ne fais pas de rétention. Cela m'a valu quelques mésaventures mais je ne suis toujours pas guéri. La vie est courte et retarder certaines révélations est une mauvaise idée.

Pascale Tison — Tu ne diffères donc pas.

Pierre Mertens — Non. Quand une idée me vient, je l'exprime en général aussitôt. Je ne me pose pas de questions du genre : « Vais-je lui dire cela aujourd'hui ou un peu plus tard ? » ou « Est-ce que c'est le bon moment ? »

Pascale Tison — Et tu pousses cette attitude à l'extrême quand tu écris ?

Pierre Mertens — Oui, parce qu'il y a une urgence dans l'écriture qui est plus grande que dans la vie. Parce que l'on écrit toujours un livre comme s'il devait être le dernier. J'ai écrit tous mes livres de cette manière, même *L'Inde ou l'Amérique*.

Pascale Tison — Cela me fait penser à ce que me disait un ami à propos de René Depestre, qui a maintenant plus de 80 ans et qui note tout ce qu'il doit faire sur un post-it collé à côté de son lit. Par exemple : « Écrire trois romans... »

Pierre Mertens — Au cas où il oublierait, sans doute.

Pascale Tison — Quelles injonctions te donnerais-tu, toi, au saut du lit ?

Pierre Mertens — Dans *La Fêlure*, Scott Fitzgerald dit en substance : « Toute vie est bien entendu un processus de démolition. » La phrase est belle mais, avec le temps, j'ai pu en vérifier la fausseté. En revanche, quelques lignes plus bas, il ajoute à peu près — je cite toujours de mémoire — : « L'indice d'une intelligence supérieure consiste à se dire que l'on peut penser deux choses antinomiques en même temps sans perdre de sa cohérence. J'ai vérifié que des choses étaient parfaitement sans espoir et, dans le même temps, j'ai pensé aussi qu'elles pourraient se réaliser. Toute la logique de ma vie est là... » J'applaudis des deux mains et pourrais signer de même !

Pascale Tison — Y aurait-il un côté messianique incurablement ancré en nous, malgré tout ? Tout n'est-il pas dans ce « malgré tout » ?

Pierre Mertens — En tout cas, la Bible dit qu'il faut espérer contre toute espérance. Si l'on n'espère pas contre toute espérance, il faut être logique avec soi-même et se suicider. Les gens disent trop facilement qu'ils ont perdu tout espoir. Pourquoi, alors, sont-ils encore en vie ? S'ils ne se sont pas suicidés, c'est qu'ils ont encore de l'espoir. Ils espèrent, désormais, contre toute espérance.

Pascale Tison — En lisant tes livres — notamment *Une Paix royale* —, je songe souvent à Freud qui dit que l'inconscient ne connaît pas le temps. Les souvenirs anciens nous reviennent comme s'ils étaient d'aujourd'hui dans une sorte de confusion temporelle. L'écriture donne-t-elle une deuxième chance à l'enfance et au temps ?

Pierre Mertens — Guy Scarpetta a parlé de cette « seconde chance » mais dans un autre contexte. Le thème récurrent de mon œuvre est effectivement celui de la seconde chance. Et c'est vrai pour l'écriture aussi, qui est toujours une forme de sauvetage. On est sur le Titanic et l'on ramasse tout ce que l'on peut sauver avant le naufrage. Je crois qu'un écrivain sait que le bateau va couler. Il doit donc faire sa valise en se demandant quoi emporter au cas où il pourrait prendre place dans un canot de sauvetage. Que vais-je sauver en plus de moi-même ? Personnellement — et c'est peut-être un pur fantasme —, je n'ai jamais imaginé que je pourrais me contenter de sauver ma peau s'il y avait le feu dans ma maison. Il y aurait nécessairement deux ou trois choses à emporter, au mépris du risque, tout simplement parce que je me dis, à tort ou à raison, que je ne pourrais pas vivre sans elles.

Pascale Tison — Et qu'emporterais-tu ?

Pierre Mertens — À la question fameuse de savoir ce qu'il conviendrait de sauver dans un incendie, un Rembrandt ou votre chat, Cocteau a répondu : « Moi, je sauverais le feu. » J'aime bien Cocteau.

Pascale Tison — Que sauverais-tu, mis à part le feu ?

Pierre Mertens — Les trois dernières pages du livre que je suis en train d'écrire. Un peu plus si j'en ai le temps.

Pascale Tison — On a envie de les lire tout de suite. Par ailleurs, *Les Impardonnables*, de Christina Campo, et les prophètes impardonnables sont pour toi une référence importante. J'ai le sentiment que tu es toi-même un prophète impardonnable.

Pierre Mertens — J'aimerais bien être de plus en plus impardonnable, oui. Je trouve que c'est une idée magnifique. Il y a quelque chose de parfaitement « sans pardon » dans la rigueur. Le panthéon

de Christina Campo se fonde sur la rigueur, la sévérité, l'exigence. Je n'y avais jamais pensé mais c'est impardonnable et, pour beaucoup, ce doit être insupportable.

Pascale Tison — Faut-il tenir cette position ?

Pierre Mertens — L'exigence est toujours très difficile à supporter par quelqu'un qui n'est pas exigeant. C'est même ce qu'il est le moins prêt à comprendre. Il faut donc ne rien se pardonner à soi-même. C'est le début de la sagesse, dans les arts en tout cas. Il ne faut pas devenir négligent, complaisant, facile ou trop convivial envers soi-même. On ne doit pas se montrer trop hospitalier pour soi-même.

Pascale Tison — N'y a-t-il pas là une forme de cruauté ?

Pierre Mertens — Non, je ne suis pas du tout masochiste. Mais, comme dit en substance Kafka : « Si tu laisses entrer le diable une seule fois sous ton toit, il n'aura même plus à te demander de lui faire confiance. » J'adore les aphorismes de Kafka adressés à lui-même. Et celui-ci me semble aller plus loin encore que cette devise que l'on cite généralement : « Dans le combat entre toi et le monde, seconde le monde. » Le diable est partout et, quand on se lève le matin, il faut se demander comment le combattre. Tu me demandais il y a quelques minutes à quoi je pensais en me réveillant. À ceci, précisément : « Je vais trouver le diable sur ma route. Comment vais-je guerroyer avec lui aujourd'hui ? »

Pascale Tison — Et tu l'as trouvé, ce matin ?

Pierre Mertens — Oui. Le diable existe, je l'ai rencontré. Très souvent. On a revu récemment à Bruxelles l'un des plus beaux et des plus curieux films de l'histoire du cinéma : *Au hasard Balthazar* de Bresson. C'est un film que je ne peux pas voir sans me sentir à la fois galvanisé et terrifié. Il raconte l'histoire d'un âne en proie aux sept péchés capitaux. Si un jeune cinéaste me soumettait un tel script, je lui dirais certainement de repasser. Et pourtant, le film est un joyau. L'âne meurt, couvert de reliques, au milieu d'un troupeau de moutons avec, en fond sonore, l'allegretto du *Deutsch 956* de Schubert. Donc, l'âne meurt couvert de reliques parce que des braconniers ont tenté de les capter. Il met de longues minutes à mourir au milieu de moutons. On comprend qu'il meurt parce que les moutons s'écartent ; l'odeur de la mort les écarte de lui. L'on a rarement montré quelque chose d'aussi métaphoriquement spectaculaire sur le diable. Quand je n'ai pas un diable à croquer dans un roman, cela retarde son achèvement. Je suis en train d'écrire un livre d'amour et je n'y ai découvert un diable — un traître en l'occurrence — que récemment. Me voilà rassuré, je sais que j'irai

jusqu'au bout de son écriture. Il me faut un diable par livre et celui-ci n'en contenait pas encore. Maintenant que je l'ai trouvé, je ne le laisserai pas s'échapper. Je ne lui permettrai pas de renoncer à sa trahison !

Pascale Tison — Merci, Pierre.

Pierre Mertens — Merci à toi.